

VOYAGE POÉTIQUE ET POÉSIE DU VOYAGE CHEZ VOLTAIRE

Rosmarie Fabian
Cologne (Allemagne)

C'est à vous qu'en courant j'adresse
Ce fatras de prose et de vers,
Ce récit de mon long voyage [...] ¹.

Quand il écrit à Mme Denis, sa nièce, pour lui conter son voyage bien réel, dans l'été 1750, à travers l'Allemagne, Voltaire choisit de mêler des vers à sa prose épistolaire, dans une tradition familière à ses contemporains. C'est l'occasion pour lui d'établir une distinction entre ses voyages fictifs et ses voyages réels², en accordant d'emblée une plus grande valeur littéraire à des voyages dont l'occasion et la matière sont toutes poétiques: au voyage d'Allemagne il oppose le voyage fictif qui constitue la trame de son *Temple du goût*, voyage

[...] tel que j'en fis autrefois
Quand dans la fleur de mon bel âge
D'Apollon je suivais les lois,
Quand j'osai, trop hardi peut-être,
Aller consulter à Paris
Malgré nombre de beaux esprits
Le dieu du goût mon premier maître,
Et non celui de leurs écrits³.

Ainsi se dessinent chez Voltaire deux manières différentes de voyager poétiquement. La première manière est une transfiguration, pratiquée essentiellement dans la correspondance, des voyages réalisés, qu'elle saisit comme sujet ou comme prétexte à des variations brillantes; la seconde est celle

1 Voltaire à Mme Denis, 9 juillet 1750 (D4169).

2 Sur l'ensemble de la question dans la longue durée, voir les apports de Franck Lestringant, Sophie Linon-Chipon, Valérie Magri-Mourgues, François Moureau et Sarga Moussa dans *Poésie et voyage: de l'énoncé viatique à l'énoncé poétique*, Mandelieu-La Napoule, Éditions La Mancha, 2002. Voir, en particulier, Marie-Hélène Cotoni, « En route pour Berlin: Voltaire poète et épistolier », p. 101-118.

3 À Mme Denis, 9 juillet 1750 (D4169).

qui le conduit à nourrir de voyages imaginaires son œuvre poétique, voyages rêvés, voyages dans sa culture vers le monde de la mythologie et celui de ses amis intimes, les poètes latins.

Dans une perspective diachronique, on peut remarquer que ces deux manières coexistent tout au long de la longue existence de Voltaire, même si la seconde domine dans la dernière partie de sa vie, plus sédentaire, celle qu'il passe en Suisse ou à la frontière de la Suisse, et où il développe un sentiment de proximité avec la pensée d'Horace, poète aimé depuis sa jeunesse, mais toujours plus fraternel à mesure que les années passent⁴. Cette évolution est moins significative que la stabilité de la pratique voltairienne en poésie, dominée par la fidélité au goût des classiques français et par des convictions profondes et constantes sur le génie personnel, l'exigence de spontanéité, le rôle de l'esprit et celui de la facilité dans la création⁵. Parce que Voltaire se considère comme le continuateur du Grand Siècle et considère son œuvre comme l'aboutissement de l'idéal classique, on a souvent été tenté de penser que son œuvre poétique, si habile qu'elle soit, est toute pétrie de conventions et sans aucun caractère personnel. La poésie du voyage qu'on y trouve n'appellerait alors qu'une recherche de sources et de modèles.

34

Les travaux qui se sont succédé depuis une trentaine d'années ont largement renouvelé cette lecture conventionnelle et superficielle, particulièrement en rejetant une lecture anachronique des poètes du XVIII^e siècle, et en repérant les signes que faisaient les vers nouveaux, nourris de vers connus, aux lecteurs du temps, et que l'écoulement des siècles nous rend imperceptibles⁶. C'est dans le sillage de ces travaux que l'on tentera ici de montrer qu'en utilisant des codes familiers à ses lecteurs de prédilection, Voltaire parvient à exprimer et à communiquer un rapport intérieur au voyage tout empreint d'imagination poétique. Cette imagination lui permet de prendre ses distances avec les réalités viatiques; elle lui permet aussi de pratiquer un vagabondage intellectuel à travers sa culture classique par lequel il échappe aux contraintes subies *hic et nunc*. On montrera ainsi que, même quand il semble se conformer à des conventions

4 Voir Simon Davies, « Voltaire the poet, the final years », dans *Transactions of the Eighth International Congress of the Enlightenment*, Oxford, Voltaire Foundation, 1992, 3 vol., t. II, p. 1274-1276.

5 Voir sur ce point les analyses fondatrices de Raymond Naves dans son *Goût de Voltaire*, Paris, Garnier, 1938, p. 290 et suiv., et p. 414-417.

6 Voir notamment Ralph A. Nablo, *A Study of Voltaire's lighter verse*, SVEC, n° 126 (1974); Sylvain Menant, *La Chute d'Icare. La crise de la poésie française dans la première moitié du XVIII^e siècle*, Genève, Droz, 1981; *L'Esthétique de Voltaire*, Paris, SEDES, 1995; articles « Poésie (conception de la) » et « Poète » de *l'Inventaire Voltaire*, dir. J. Goulemot, A. Magnan et D. Masseau, Paris, Gallimard, 1995; Jean Dagen, *Voltaire, la Muse philosophe*, Paris, Desjonquères, 2000, p. 5-18; Nicole Masson, *La Poésie fugitive au XVIII^e siècle*, Paris, H. Champion, 2002.

poétiques desséchées, Voltaire tire de la poésie du voyage un message original et fidèle en profondeur à une inspiration personnelle.

La correspondance est le lieu par excellence de la variété, et le voyage y connaît un traitement poétique extraordinairement diversifié, prétexte à critique ironique de soi-même et des contemporains, jeux de rencontres avec les dieux antiques, exploitation de la valeur métaphorique du thème, regrets des déplacements impossibles ou appel à la venue des amis.

Les voyages qu'il a entrepris n'ont pas eu pour but dans la carrière de Voltaire de former son caractère, comme un Goethe l'envisageait, mais de le conduire avec la plus grande vélocité à la destination fixée. Les textes où il mêle les vers à la prose épistolaire accompagnent l'accomplissement du voyage ou le parachèvent : ils reflètent quasi immédiatement le vécu des événements⁷. Nul recul, nul regard rétrospectif : les vers naissent dans une évidente improvisation poétique, que suggère le choix de vers courts au rythme sautillant, sans autre filtre que ceux de la fantaisie qu'autorise la poésie, et de la tradition générique des voyages en vers et en prose. Leur fonction est manifeste : ils aident le voyageur à assumer les incidents et les leçons du voyage, en l'intégrant dans un univers culturel bien maîtrisé. Aussi bien les ressources métriques que l'attitude adoptée prennent leur sens dans la familiarité avec ce que Daniel Sangsue a nommé le « voyage humoristique⁸ ». La poétisation humoristique des incidents du voyage s'insère, dans la pratique voltairienne, à l'intérieur d'une manière aux multiples manifestations, dont les plus connues, au XVIII^e siècle, dans la lignée du *Voyage à Encausse* de Chapelle et Bachaumont, sont le *Voyage de Languedoc et de Provence* de Lefranc de Pompignan ou le *Voyage d'Épône* de Desmahis.

Dans un passage poétique d'une lettre au baron de Kayserlingk, Voltaire décrit un incident de son voyage en Prusse sur lequel il souhaite revenir pour apporter un éclairage direct sur ses émotions complexes dans un épisode qui a un côté dramatique :

Je continuais mon voyage
Dans la ville d'Otto Guéric
Rêvant de la divine Ulric
Baisant quelquefois son image,
Et celle du grand Frédéric.

7 Sur cet aspect de l'esthétique poétique de Voltaire, voir les suggestions de Patrick Brady, « French rococo poetry », *Studi francesi*, n° 23 (1979), p. 225-237, et Jean Weisberger, « Voltaire et la poésie rococo », *Europe*, n° 781 (mai 1994), p. 115-133.

8 Daniel Sangsue, « Le récit de voyage humoristique, XVII^e-XIX^e siècle », *RHLF*, 2001/4, p. 1154-1162.

Il souhaite à la fois exprimer avec légèreté la crainte qu'il a ressentie lors d'un accident de voiture, l'inquiétude liée au fait qu'il transporte des portraits de Frédéric et d'Ulrich, et la méfiance suscitée chez lui par les agissements intéressés des paysans :

Un heurt survient, ma glace casse,
Mon bras en est ensanglanté; [...]
La portière à ses gonds par le choc arrachée,
Saute et vole en débris sur la terre couchée;
Je tombe dans sa chute.

Le vocabulaire concret et les détails triviaux introduisent des éléments de style bas, accordés à l'appartenance sociale de la foule qui survient. Ce style, dont Chapelle et Bachaumont tirent déjà d'heureux effets⁹, va contraster comiquement avec le caractère quasi sacré des portraits que transporte le poète :

36

un peuple de bourgeois,
D'artisans, de soldats s'empressent à la fois,
M'offrent tous de leur main grossièrement avide,
Le dangereux appui, secourable et perfide;
On m'ôte enfin le soin de porter avec moi
La boîte de la reine et les portraits du roi.

Un autre effet poétique tient à un renversement des périls : ce n'est pas la blessure de Voltaire, mais le sort des portraits qui le fait (poétiquement) trembler. Et c'est un autre renversement qui fournit sa chute spirituelle au passage. Une sorte de madrigal met plaisamment sur le même plan les sentiments du poète et ceux de la populace, dont il vient de souligner la véritable motivation, une grossière avidité :

Ah ! fripons, envieux de mon bonheur suprême.
L'amour vous fit commettre un tour si déloyal :
J'adore Frédéric, et vous l'aimez de même ;
Il est tout naturel d'ôter à son rival
Le portrait de ce que l'on aime¹⁰.

La forme même du poème restitue une certaine qualité d'intensité, à travers le rythme qui accompagne les dénivelés du ton et les emboîtements des sensations dans les événements ; l'inscription conceptuelle de l'anecdote est diversement

9 Voir l'édition critique de Laurence Rauline et Bruno Roche : Chapelle et Bachaumont, *Voyage à Encausse*, Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne, 2008.

10 Au baron Dietrich von Kayserslingk, 14 octobre 1743 (D2864).

instrumentalisée ; la vénération que le poète exprime pour Frédéric II jaillit comme en aparté pour clore le récit de l'incident¹¹. Son sentiment semble s'immiscer dans celui que les paysans portent sans recul à cette « divinité » ; le rapprochement des deux ne va pas sans une ambiguïté ironique.

D'autres récits poétiques de voyage enrichissent la palette de l'ambivalence des sentiments que Frédéric inspire à Voltaire, au fil des déplacements et de leurs récits épistolaires. Ainsi, voici comment il relate son passage de Westphalie à Sans-Souci :

Beau Sans-Souci, daignez attendre
Le plus malingre des humains.
Au paradis je dois me rendre,
Mais le diable en fit les chemins¹² !

En voici la version en prose : « Sire, quel chien de pays que la Westphalie et les environs d'Hanovre et de Hesse ! On y fait trois milles en deux jours ». Au-delà du jeu spirituel sur l'enfer et le paradis, la poésie réintroduit dans la critique des routes allemandes la pensée enchantée du but du voyage, que la prose omet. Elle emprunte textuellement des chemins différents, en suggérant la profondeur des sentiments pour Frédéric, sorte de dieu dans son paradis, que la prose escamote, en escamotant aussi l'idée implicite d'un voyage qui est cheminement, comme la vie terrestre, vers le lieu du bonheur parfait dans la contemplation de l'Être adoré. Cet enrichissement poétique est d'autant plus marqué qu'il est mis aussitôt en parallèle avec la platitude à laquelle le récit en prose se soumet. Dans la correspondance, Voltaire mise sur la poésie comme un jeu où se dévoilent les enjeux réels du récit de voyage.

Ces *bagatelles rimées*¹³ que constituent les vers insérés dans les lettres lui offrent le moyen jubilatoire de laisser libre cours à la cruauté du propos, sans laisser prise à la critique du lecteur. Les vers déguisent la pensée en un jeu verbal d'une telle légèreté qu'on en oublie la dureté du regard. Voici par exemple notre voyageur au bout du monde, dans les environs de Metz :

Car après de fort longues plaines ;
L'on atteint de petits hameaux,
Et quelques huttes fort vilaines,
Faites de planches de bateaux.

¹¹ Ces vers ne sont compréhensibles qu'en fonction des relations complexes de Voltaire et Frédéric II telles que les analyse l'étude classique de Christiane Mervaud, *Voltaire et Frédéric II, une dramaturgie des Lumières, 1736-1778, SVEC*, n° 234 (1985).

¹² À Frédéric II, roi de Prusse, 20 juillet 1750 (D4173).

¹³ À Frédéric II, roi de Prusse, 9 mars 1747 (D3514).

Le coup d'œil méprisant sur les choses l'est bien plus encore sur les gens, de pauvres gens abrutis de misère, dénués de pensées et d'activité, et dont le rapport à Diogène ne repose que sur leur habitat, de vieux tonneaux :

Là de modernes Diogènes,
Dans leurs futailles de tonneaux,
Vivant de pain d'orge et de fâines,
Se croient exempts de tous maux
Quand ils sont exempts de travaux¹⁴.

38

Le rapprochement avec Diogène est particulièrement dur pour les pauvres paysans qui portent le fardeau d'une comparaison qui les fustige doublement : non seulement ils sont fainéants (puisqu'ils sont satisfaits « quand ils sont exempts de travaux »), mais ils sont naturellement incapables d'un choix philosophique (à la différence de Diogène). C'est bien la pensée personnelle de Voltaire philosophe des mœurs et de l'histoire, comme celle du philosophe ami d'un roi, que livrent discrètement et plaisamment ses commentaires sur les incidents de voyage.

Autre exploitation poétique de déplacements bien réels : leur transfiguration mythologique. Les voyages vers les dieux païens, dont la présence transfigure les paysages et les situations, constituent depuis longtemps un des thèmes de la poésie mondaine¹⁵. Voltaire, à son tour, embarque ses correspondants dans l'univers imaginaire des dieux antiques, comme par exemple pendant son séjour aux eaux de Plombières, en 1754. Ce séjour maussade, dont l'ennui est aggravé par la séparation d'avec ses amis et par le scepticisme du curiste sur l'efficacité du traitement, est comme allégé par le rapprochement avec le thème classique du fleuve Léthé, dont les eaux procurent l'oubli, et qui borde les enfers classiques. Rapprochement paradoxal, car on vient à Plombières pour retrouver la santé, et c'est la mort qu'évoque pour lui la petite ville de cure. À la duchesse de Saxe-Gotha, il adresse ainsi une évocation égayée de son séjour lointain :

Loin de vous, et de votre image,
Je suis sur le sombre rivage.
Car Plombière est en vérité
De Proserpine l'apanage.
Mais les eaux de ce lieu sauvage
Ne sont point celles du Léthé.
Je n'y bois point l'oubli du serment qui m'engage.

14 À Charles-Jean-François Hénault, vers septembre 1729 (D366).

15 Voir Alain Génétiot, *Poétique du loisir mondain de Voiture à La Fontaine*, Paris, H. Champion, 1997.

Ce serment concerne un projet de voyage du poète pour aller faire sa cour à la duchesse :

Je m'occupe toujours de ce charmant voyage
Que dès longtemps j'ai projeté.
Je veux vous porter mon hommage,
Je n'attends rien des eaux, et de leur triste usage,
C'est le plaisir qui donne la santé¹⁶.

Grâce à la liberté poétique, et à la tradition galante des petits vers¹⁷, l'évocation de cette perspective vient éclairer celle d'un présent sans joie. Tout en exploitant les ressources de la poésie mondaine, Voltaire, dans un double voyage, à Plombières et dans les enfers mythologiques, suggère une attitude philosophique – la réhabilitation du plaisir – à laquelle il est attaché.

Si la correspondance entraîne le récit du voyage loin des lieux réellement visités, elle est elle-même un voyage. Voltaire l'a thématiqué : « Nous avons reçu vos lettres dans lesquelles vous faites voir des sentiments qui ne sont point d'un voyageur. Les voyageurs oublient ; vous ne nous oubliez point : vous songez à nous consoler de votre absence¹⁸ ». De nouveau, la poésie lui donne des ailes. Dans une lettre qu'il adresse à d'Argental, il présente ses meilleurs vœux au futur marié. Et ce qui était si précisément et brillamment formulé dans la clarté de la prose épouse, dans la forme versifiée, plus directement encore la thématique choisie : la forme et le contenu dès lors semblent parfaitement s'imbriquer. La correspondance comme métaphore du voyage se reflète ainsi dans la fluidité, le dépaysement, le mouvement, les perspectives, les images diverses que quelques vers suffisent à laisser entrevoir. « Tout mon chagrin est donc à présent de ne pouvoir vous embrasser en vous félicitant du meilleur de mon cœur. [...] » :

On disait que l'hymen a l'intérêt pour père,
Qu'il est triste, sans choix, aveugle, mercenaire [...] ¹⁹.

La poésie est aussi un substitut au voyage réel, en particulier quand elle est invitée au voyage adressée à des correspondants. Quand Voltaire ne peut

¹⁶ À Louise-Dorothée de Meiningen, duchesse de Saxe-Gotha, 18 juillet 1754 (D5883).

¹⁷ Sur cette tradition, on renverra au livre déjà cité d'Alain Génétiot, *Poétique du loisir mondain*.

¹⁸ Au baron von Keyserlingk, 20 août 1737 (D1366).

¹⁹ À Charles-Augustin Feriol, comte d'Argental, 2 novembre 1737 (D1382). Cf. aussi D1409 (à Cideville, 23 décembre 1737), où les vers servent d'excuse pour ne pas avoir écrit pendant une longue période.

pas voyager, tandis qu'il est alité ou exilé, il prie ses amis de bien vouloir lui rendre visite :

Venez donc aimables amis philosopher avec moi, et ne vous avisez point de chercher les beaux jours à une lieue de Rouen. Vous n'avez point de mois de mai en Normandie.

Vos climats ont produit d'assez rares merveilles,
C'est le pays des grands talents,
Des Fontenelle, des Corneille;
Mais ce n'est point le pays du printemps.

Si Rouen avait d'aussi beaux jours que de bons esprits, je vous avoue que je voudrais m'y fixer pour le reste de ma vie²⁰.

40 Il continue avec une citation de Virgile sur les Arcades et les raisins mûrs avant de s'éclipser avec quelque mot d'amitié : « Mais dans quelque pays du monde que j'habite vous aurez toujours en moi un homme plein de tendresse et d'estime pour vous ». De nouveau, et ceci à l'intérieur d'une même lettre, le recours à la poésie s'accompagne de l'expression d'une ironie enjouée, d'une ouverture vers l'expression de sentiments à tonalité personnelle. Ici comme ailleurs, les vers qui surgissent dans les lettres en prose permettent des échappées dans un monde enchanté, en autorisant davantage d'imaginaire, davantage de fantaisies mythologiques, davantage de confidences et d'ironie sur soi harmonieusement mêlées.

Le rapport entre poésie et voyage peut être analysé d'une autre manière encore, si l'on part d'un second point de vue, non plus celui de Voltaire voyageur lui-même et auteur de lettres de voyage, mais celui du poète héritier des grandes traditions poétiques, et mû par l'ambition de les porter à leur point de perfection. Dans sa poésie, Voltaire entreprend fréquemment des voyages fictifs, métaphoriques, auxquels il accorde la plus grande valeur. Dans la lettre à Mme Denis déjà citée, il évoque avec fierté un « long voyage, [...] que je fis autrefois²¹ » et qui est tout métaphorique, puisqu'il s'agit d'un artifice de composition pour structurer *Le Temple du goût*.

Il évoque des lieux lointains ou proches, du passé ou du présent, pour traiter certaines topiques philosophiques, mythologiques et *poétiques*. Le voyage apparaît ainsi chez Voltaire comme une ressource poétique, non seulement par sa valeur organisatrice et structurante (comme dans ces grandes œuvres

20 À Jean-Baptiste-Nicolas Formont et Pierre-Robert Le Cornier de Cideville, mai 1731 (D411).

21 À Mme Denis, 9 juillet 1750 (D4169).

complexes que sont *La Henriade* ou *La Pucelle d'Orléans*²²), mais aussi comme lien imaginaire avec des univers littéraires profondément ancrés dans la mémoire des lecteurs de prédilection de Voltaire, que le poète moderne fait ainsi circuler de son œuvre à celle des Anciens que chérissait le public cultivé du XVIII^e siècle.

En particulier, Voltaire est un poète de la nature, mais le plus souvent il ne la rend présente dans ses vers que par un détour par les œuvres des poètes de l'Antiquité, qui constitue un fil d'Ariane entre sa propre expérience et la compréhension qu'en aura le lecteur. Ce détour entraîne le lecteur dans un voyage imaginaire vers un monde lointain mais familier, celui de la poésie latine²³. Il se présente alors comme un poète épicurien fidèle à une prestigieuse lignée, et son regard poétique sur la nature est le moyen de le faire entrer lui-même dans cette lignée, puisque le lecteur retrouve dans ses vers la trace de vers anciens. Le voyage que le lecteur est invité à entreprendre est l'équivalent d'une filiation imaginaire désirée, concrétisée dans le moment rêvé de vers suspendus entre deux moments historiques, le siècle d'Horace et celui des Lumières. Le temps suspendu dans la mélodie des vers est celui d'une vie imaginée qui se produit dans l'espace de quelques images presque toujours aisées à reconnaître. Ainsi la nature est moins l'objet de la poésie que l'occasion rêvée d'un déplacement du poète vers son univers littéraire de prédilection.

Les lieux que décrit Voltaire s'inscrivent généralement dans des paysages ruraux. Il s'y transporte pour se présenter comme un poète épicurien, ce qu'indiquent aussi les nombreuses références à Lucrèce, à Horace et à Virgile. Le paysage revêt une fonction essentielle pour l'épicurien, car c'est dans ce cadre qu'il peut s'adonner à sa philosophie. Il y trouve son bonheur en y menant une vie ascétique et retirée, loin de l'effervescence citadine et des engagements politiques. Il passe son temps à philosopher avec ses amis ou à se consacrer aux études, tout en ayant comme but l'absence de peines et d'angoisses. Le paysage choisi est l'endroit d'un bonheur parfait. Pour les poètes épicuriens, il revêt ainsi une fonction symbolique dont le poète Voltaire se sert afin de voyager dans un *locus amoenus* lorsque le bonheur dans la réalité se fait attendre.

À partir du lieu bucolique où il séjourne dans les limites réelles de sa propriété, il peut commencer un voyage dans une autre dimension ; ses descriptions ne sont plus physiques, mais c'est dans une matière rêvée que s'épanouit une nature toute nourrie d'allusions littéraires. Le voyage part du lieu réel vers celui où

22 Voir Georges-L. Bérubé, « Le voyage dans *La Henriade* et *La Pucelle*, un outil rhétorique », dans *Transactions of the Eighth International Congress of the Enlightenment*, op. cit., t. III, p. 1589-1593.

23 Sur la tradition de cette topique du voyage littéraire vers le monde poétique de l'Antiquité, voir notamment Marie-Claire Chatelain, *Ovide savant, Ovide galant : Ovide en France dans la seconde moitié du XVII^e siècle*, Paris, H. Champion, 2008.

l'interlocuteur du poète a sa résidence. En se référant à un paysage qu'il compare à un autre, il peut mieux évaluer sa situation actuelle et par là même la transfigurer :

Et du bord de mon lac à tes rives du Tibre,
Je te dis, mais tout bas, heureux un peuple libre²⁴.

Le paysage et sa terre près du lac de Genève offrent en outre une grande protection à Voltaire vis-à-vis des persécuteurs comme face aux influences extérieures, au goût du temps. En vivant « loin du bruit des cités dans un coin de [s]es bois²⁵ », le poète se trouve également « loin des chagrins, loin de l'ambition²⁶ ». Cette posture est celle même d'un Horace. La nature comme métaphore lui permet donc de manière détournée de mesurer son génie à celui des Anciens qu'il espère continuer et supplanter. L'endroit même où il vient se camper lui permet de voir les choses de haut :

42

Que le chantre flatteur du tyran des Romains,
L'auteur harmonieux des douces *Géorgiques*,
Ne vante plus ces lacs et leurs bords magnifiques ;
Ces lacs que la nature a creusés de ses mains
 Dans les campagnes italiques.
Mon lac est le premier : c'est sur ses bords heureux
Qu'habite des humains la déesse éternelle,
[...]
La Liberté. [...] ²⁷

La solitude, souvent liée au retrait dans la nature, lui pèse certainement et l'élève d'autant ; c'est une stèle où il est exposé à l'écart sans recours immédiat et où il trône de tout l'éclat des Lumières ; mais surtout son séjour champêtre est présenté comme l'aboutissement d'un voyage :

Mon séjour est charmant, mais il était sauvage.
Depuis le grand édit inculte, inhabité
Ignoré des humains dans sa triste beauté ;
La nature y mourait, je lui portai la vie ;
J'osai ranimer tout²⁸.

24 Voltaire, *Épître à Horace*, OCV, t. 74B (2006), p. 282. Sur le sens et la valeur de ce texte, voir Christiane Mervaud, « Voltaire et la pratique testamentaire de l'*Épître à Horace* », dans Catriona Seth, Madeleine Bertaud et François Moureau (dir.), *L'Éveil des Muses. Poétique des Lumières et au-delà*, Rennes, PUR, 2002, p. 49-60.

25 Voltaire, *Le Temps présent*, M, t. 77, p. 180.

26 Voltaire, *Stances à Mme Denis*, M, t. 8, p. 528.

27 Voltaire, *Épître de l'auteur, en arrivant dans sa terre près du lac de Genève, en mars 1755*, OCV, t. 45A (2009), p. 257-258. Cf. aussi « Je crois Ferney plus beau ».

28 Voltaire, *Épître à Horace*, éd. cit., p. 283.

« Je souffre beaucoup de toute façon, mais j'ai rassemblé toutes mes petites forces pour résister à mes maux. Ce n'est point dans le commerce du monde que j'ai cherché des consolations. Ce n'est pas là où l'on les trouve. Je ne les ai cherchées que chez moi²⁹ », écrit-il à la marquise de Bernières en 1724. Mais ce « chez moi » est toujours suggéré, par ce Parisien, comme un ailleurs, aboutissement d'un long itinéraire, en même temps que le lieu analogique des paradis épicuriens de la poésie latine.

Voltaire est conscient du fait qu'un refus de lieux lointains, notamment des villes, fait partie de la topique épicurienne, bien que ce soient plutôt ces lieux qui le refusent, lui. Cependant, inscrire cet aspect dans ses vers détruirait complètement l'image de l'Arcadie fictive et poétique.

« Mais quoi ! loin de Paris se peut-il qu'on respire ? »
 Me dit un petit-maître, amoureux du fracas.
 « Les plaisirs dans Paris voltigent sur nos pas :
 On oublie, on espère, on jouit, on désire ;
 Il nous faut du tumulte, et je sens que mon cœur,
 S'il n'est pas enivré, va tomber en langueur³⁰. »

Le poète, déçu par le refus du monde, agit alors comme ses modèles épicuriens : comme pour Horace, ce n'est pas la campagne elle-même, mais l'autonomie spirituelle qui rend heureux. L'objectif de la vie champêtre est la liberté. Quand on ne voyage pas réellement et que l'on vit « solitaire et tranquille » dans l'« Empire de Pomone et de Fleur sa sœur »³¹, on est autonome. Trouver le lieu de sa retraite donne de l'énergie et de la liberté spirituelle, et permet ainsi de voyager fictivement. Ce n'est donc pas le lieu qui joue un rôle pour l'obtention de la liberté mais la disposition intérieure qui permet d'être heureux en tout lieu.

Dans le domaine de la création comme dans la transfiguration des expériences vécues de voyage, le recours à la mythologie est un ingrédient précieux de la poétique voltairienne. Voltaire parle souvent de sa muse personnelle (« De ma muse, en mes premiers ans, / Tu vis les tendres fruits imprudemment éclore³² »). Quand la collaboration entre les deux êtres est féconde, elle produit de bons vers ; sinon, la muse quitte le poète en faveur d'un autre. L'apparition ou la mention d'une muse est toujours donnée dans le contexte de la qualité créatrice du poète. Elle est alors une évaluation de la poésie : si le poète est jeune et bon poète, sa muse reste auprès de lui, s'il est mauvais ou vieux, elle lui tourne le dos. Tandis que la mention d'une ou de plusieurs muses implique une réflexion sur la

29 À la marquise de Bernières, 28 septembre 1724 (D212).

30 Voltaire, *Épître à Mme Denis, sur l'agriculture*, OCV, t. 51B (2013), p. 300-301.

31 Voltaire, *Épître de l'auteur arrivant dans sa terre...*, éd. cit., p. 257.

32 Voltaire, *Épître à M. de La Faluère de Genonville*, M, t. 10, p. 245.

qualité formelle de la poésie, l'invocation ou la mention de poètes latins, avant tout d'Horace, fait référence au contenu des vers, c'est-à-dire à leur message.

Le projet était grand ; mais faible est mon génie.
Aussitôt, j'invoquai le dieu de l'harmonie,
Les maîtres qui d'Auguste ont embelli la cour ;
Ils devaient tous m'aider à chanter tour à tour [...] ³³.

44

Voltaire n'invoque pas les Muses, mais à leur place ses maîtres en poésie, Horace et Virgile, sous le patronage tout conventionnel d'Apollon, lorsque le projet poétique lui semble trop grand pour son génie. Horace et Virgile font fonction de parfaits modèles, et pour l'inspiration les divinités ne jouent pas un rôle aussi important que les poètes latins, les maîtres du Parnasse, dignes d'être imités. Ce sont eux qui offrent la vraie source d'inspiration à Voltaire. Tout de même, Apollon est très fréquemment mentionné : il apparaît systématiquement en tant que juge de la qualité poétique. Le philosophe et poète contemporain Helvétius, par exemple, est selon Voltaire un si bon poète qu'il est digne d'Apollon au point qu'on pourrait le prendre pour l'enfant ou même le maître de ce dieu.

Chez Minerve, chez Apollon,
Lorsque vous vîntes à paraître,
On vous prit d'abord pour le maître
Ou pour l'enfant de la maison ³⁴.

Voltaire, quant à lui, ne se compare jamais à ce dieu mais il est devenu poète sans peine ni vocation ; il fut d'emblée divinement inspiré :

Apollon présidait au jour qui m'a vu naître.
Au sortir du berceau j'ai bégayé des vers.
Bientôt ce dieu puissant m'ouvrit son sanctuaire :
Mon cœur, vaincu par lui, se rangea sous sa loi.
D'autres ont fait des vers par le désir d'en faire ;
Je fus poète malgré moi ³⁵.

La phraséologie mythologique qu'affectionne Voltaire est surtout destinée à souligner dans ses vers le caractère exceptionnel du don et de la vocation poétiques dont il est hautement conscient.

Comme les Muses, le juge de la poésie, Apollon, décide du sort du poète ; ce dieu aimant la fraîcheur de la jeunesse n'estime pas les vers d'un vieux poète :

³³ Voltaire, *Vers à feu Mme la marquise du Châtelet, sur les poètes latins*, OCV, t. 14 (1989), p. 524.

³⁴ Voltaire, *Épître à M. Helvétius*, M, t. 10, p. 310.

³⁵ Voltaire, *Épître à une dame*, M, t. 10, p. 274.

C'est parmi la vive jeunesse
Qu'Apollon se plut en tout temps.
Les muses, ainsi que les belles,
Dédaignent les vœux d'un vieillard [...] ³⁶.

Cette topique qui consiste en la combinaison du poète vieilli et d'une divinité (Muse, Apollon) apparaît souvent dans la poésie de Voltaire. Voltaire en use pour se positionner en tant que poète dans la mesure où il n'obéit pas à l'ordre que lui donne Apollon de se démettre :

Apollon la tête me rince ;
Il s'aperçoit que je vieillis.
Il voulut qu'en lisant Leibniz
De plus rimailler je m'abstinsse ;
Il le voulut, et j'obéis :
Auriez-vous cru que j'y parvinsse ³⁷ ?

Les poètes brillants, les vrais fils d'Apollon ont l'avantage de l'immortalité, ils seront cités bien après leur mort (« C'est là le sort heureux des vrais fils d'Apollon ³⁸ »), mais les mauvais poètes sont révoqués et ils feraient mieux de s'éclipser (« Pauvre Rousseau, vétérans rimailler, / [...] Quitte la rime, Apollon te révoque : / Il t'aima peintre, et te hait barbouilleur ³⁹ »).

Ainsi, Voltaire se plaît à entraîner son lecteur sur les chemins de cet univers familier et lointain à la fois qu'est la mythologie pour son public cible. Ce déplacement exprime la haute idée qu'il se fait de sa fonction de poète. Ce rôle est complémentaire de celui des fréquents recours à un autre déplacement : élans de la poésie moderne vers la poésie antique, qui expriment la marche, ou la fuite, vers un épicurisme serein.

Esquisser quelques pistes d'interprétation des manières dont Voltaire traite poétiquement le voyage, c'est mettre en évidence la précieuse liberté que procure l'usage des vers, que n'a jamais abandonné le grand prosateur que fut Voltaire. Ils apportent avec eux mille conventions, qui sont celles de la tradition à laquelle Voltaire, comme ses lecteurs, est attaché. Mais il sait faire jaillir de ces conventions un message personnel et souvent original. Par rapport aux voyages réels et vécus, souvent ressentis comme une contrainte et comme une source de chagrins, les vers improvisés apportent dans la correspondance une bouffée de

³⁶ Voltaire, *Stances à M. Hourcastremé*, M, t. 8, p. 538.

³⁷ Voltaire, *Épître au roi de Prusse* [« Les vers et les galants écrits... »], M, t. 10, p. 321.

³⁸ Voltaire, *Épître à Horace*, éd. cit., p. 284.

³⁹ Voltaire, *Épigramme contre J.-B. Rousseau*, M, t. 32, p. 411.

désinvolture, d'ironie et de sentiment, et prouvent ainsi que le voyageur n'est pas accablé par la séparation, les contingences et la médiocrité du monde où il se plonge. Mais les vers sont aussi, dans les poèmes conçus à loisir et élaborés pour affirmer le statut de l'écrivain, le moyen d'échapper au présent et aux contraintes, en conduisant sans cesse les lecteurs, en des voyages fictifs, vers des Eldorados poétiques : l'univers champêtre des poètes épicuriens de l'Antiquité ou le monde sublime de la mythologie. Ainsi se dessine, dans les vers de Voltaire, la puissance poétique du voyage, qu'il emprunte les routes et les chemins de l'Europe de jadis, ou qu'il anime, dans la fiction et l'allusion, l'imagination du poète-philosophe.